nent une vie errante dans les prairies. Quant aux sauvages, ils sont encore ce qu'on peut appeler des barbares; mais ils aiment beaucoup les Missionnaires, et ont une grande confiance en eux. Un certain nombre de ceux qu'on appelle les *gens du sang* sont bien portés en faveur de notre religion.

Voilà près de deux ans que je suis à la rivière des Arcs. Durant ce temps, nous avons eu ici beaucoup de travaux matériels, qui absorbaient presque tous nos moments. Comme nous ne trouvons guère de gens capables de nous aider, l'ouvrage traîne en longueur. Nous avons encore la chapelle à bâtir; ce sera pour l'année prochaine. En attendant, nous faisons le service religieux dans notre maison, qui est incommode et trop petite.

Je dois partir demain pour aller séjourner le reste de l'hiver dans un petit établissement de métis, à quelque distance d'ici, en bas de la rivière. Je pense que je serai de retour dans le courant du mois de mars. Le P. Scollen, peu de temps après mon retour, partira pour le fort MacLéod, et ira peut-être plus loin, selon les besoins de la mission.

MACKENZIE.

Journal du R. P. Lecorre (suite) (1).

17 *décembre* 1876. — L'exprès est arrivé avant-hier, portant les lettres d'en bas, c'est-à-dire de tous les postes, tant des missions que de la Compagnie, établis sur le cours du Mackenzie. Le cœur bat plus fort quand on le voit arriver d'en haut, c'est-à-dire du côté d'Atha-

(1) Voir le numéro de décembre 1877.

baska, de la rivière Rouge et des vieux pays; car alors arrivent les échos d'outre-mer, si chers aux pauvres exilés du Nord. Cependant on aime bien aussi à connaître les travaux et la situation de nos Frères plus avancés dans le Nord. Parmi les lettres qu'on m'a remises, il y en avait venant de mon ancienne mission de Good-Hope, de Saint-Raphaël, au fort de Liards, et de la Providence. Tous nos Pères et Frères sont bien dans ces différentes missions; les travaux sont écrasants, mais le courage des Oblats ne se dément pas. Mgr Clut m'écrit, de la Providence, qu'il m'attend, au mois de février, pour prêcher la retraite annuelle aux habitants de l'évêché et du couvent.

Les gens de l'exprès ont rencontré le F. Renault aux îles Desmarets, le dimanche matin. C'était la sixième journée de son voyage vers la Providence. De là il pouvait se rendre aisément en deux jours. Mais les quatre coursiers, paraît-il, sans trop suer, soufflaient, étaient rendus.

Cette semaine, je vais travailler à l'ornementation de la chapelle et à la confection d'une crèche, pour la belle fête de Noël. Je compte sur des sauvages de la rivière aux Rochers pour ce jour-là.

24 *décembre*. — Que je vous dise tout d'abord, mon très-révérend Père, que le F. Renault, notre vieux voyageur, est arrivé jeudi soir, bien plus tôt que je ne pensais; je ne l'attendais guère que samedi. Parti d'ici le 5 du courant, il n'a donc mis que seize jours à accomplir son trajet, aller et retour. Et cependant le mauvais temps l'a contraint plusieurs fois d'interrompre sa marche. Il nous a apporté deux petits ballots de *butin de traite*. C'est bien peu de chose relativement au prix des articles de traite et des vivres; mais la mission de la Providence elle-même est bien pauvrement fournie cette année. Beaucoup de barres d'acier et d'objets de l'œuvre apostolique,

mais peu de *vrai butin*, c'est-à-dire de choses appropriées aux besoins des gens du Nord.

Une petite bande de sauvages est arrivée des bords du lac, le soir même de l'arrivée du F. Renault, et m'a apporté quelques vivres à traiter. Puis tous ont traité ensuite avec le bon Dieu, qui, en échange de leur foi et de leur bonne volonté, leur a donné le pardon de leurs fautes et le pain des forts.

Je travaille toujours à orner notre petite chapelle et la crèche, pour Noël. L'autel sera transparent, avec reliefs de style gothique. Je compte sur le concours des catholiques du Fort, pour l'éclairage de la nuit. Je les ai invités à me fournir chacun une couple de chandelles. — Aujourd'hui une grande partie de mon temps est employée à entendre les confessions. La salle est pleine, et va servir de dortoir en attendant la messe de minuit.

31 *décembre*. — Notre belle fête de Noël est passée; il n'en reste plus qu'un doux souvenir et une ample moisson de grâces, dont chacun a recueilli, je l'espère, quelques épis. Il n'eût pas fallu qu'un Père visiteur mît les pieds dans notre maisonnette ce soir-là et pour une bonne raison : c'est qu'il n'eût su où les poser, sans crainte de se heurter à quelque dormeur. Tous nos catholiques, restés à la mission depuis l'office du dimanche soir, étaient couchés, par famille, dans la salle commune, se disputant quelques pieds carrés de plancher, pour y prendre une heure de sommeil avant minuit. La grand'-messe a été chantée avec beaucoup d'entrain, et les communions étaient nombreuses. Puisse ce grand avénement du Sauveur dans le cœur de ses pauvres créatures en ces pays, n'avoir pas eu lieu dans une froide étable. Oh ! sans doute, le divin Maître n'y aura pas trouvé des sentiments sublimes ; mais c'est lui qui façonne ces cœurs, et il sait le compte qu'il en peut exiger.

Grâce à la générosité d'un de nos métis, qui m'apporta un bon morceau de viande fraîche d'orignal, prélevé sur son prêt particulier, nous eûmes un petit dîner de fête.

Vendredi matin, arrivée du R. P. GASCON, de retour de la petite mission du fort Smith. Il était fortement boiteux, par suite de la fatigue du voyage et d'un commencement de mal de raquettes. Me voilà enchanté de cette arrivée, car je vais être déchargé, pour quelque temps, du soin du temporel de la mission et de la traite. Je vais pouvoir m'occuper sérieusement de préparer mes instructions, pour la retraite annuelle des Pères et Frères, ainsi que des Sœurs de charité de la mission de la Providence. Mgr CLUT m'y a invité, et je dois obéir, malgré ma grande insuffisance en cette matière.

Hier, autre arrivée au fort, laquelle est loin de nous faire plaisir, c'est celle de M. Bompass, évêque anglican, qui va rejoindre sa femme à Athabaska. Ah ! s'il pouvait poursuivre plus loin sa route et rentrer dans sa patrie !

7 *janvier* 1877.—Ma première pensée aujourd'hui, mon très-révérend Père, doit-être de vous souhaiter une excellente année. Puissiez-vous goûter bien des consolations de la part de tous nos Frères en religion, et qu'ainsi le fardeau de l'autorité, dont nous sommes tous si heureux de vous voir investi, vous devienne léger et doux avec la grâce de Notre-Seigneur et la protection de notre Mère Immaculée. Voilà le meilleur vœu, je pense, que l'un de vos nouveaux enfants puisse former dans son cœur pour vous, et pour ma part, dans la mesure de mes forces, je demande à Dieu sincèrement de le réaliser.

Tous nos catholiques sont venus du fort, de bon matin, nous souhaiter la bonne année et s'agenouiller pour recevoir notre bénédiction. La grand'messe a été suivie immédiatement du salut, afin de leur permettre de par-

ticiper au *festin* que leur donne, à cette occasion, le commis du fort. Ce n'est pas souvent, pauvres gens, qu'ils font ainsi fête. Et cependant le gala, comme gala du Nord, est assez modeste. La farine y jouant le principal rôle, c'est par là qu'il devient pour eux une douceur sans pareille. Pour mes étrennes, mon très-révérend Père, veuillez, à la réception de cette lettre, me gratifier d'un petit souvenir au saint autel.

14 *janvier.* — Le R. P. Gascon a commencé sa retraite annuelle lundi matin et vient aujourd'hui de renouveler ses vœux. Il a dû devancer l'époque du 17 février, à cause de mon prochain départ pour la Providence. J'ai deux petits malades à visiter au fort, deux enfants bien innocents encore. Aussi est-ce plutôt pour la consolation des parents que pour le bien de ces petits anges que je fais ces visites. On ne cesse de me demander des médecines, mais nous n'en avons que du système homœopathique. Or, ce genre de remèdes exige, dans bien des cas, un régime dont il est impossible d'observer les prescriptions dans ces déserts. Allez donc chercher ici, dans l'hiver, des œufs frais et des pâtisseries légères! Imposer à un sauvage, tout malade qu'il soit, d'observer la diète et de ne pas fumer!

21 *janvier.* — La solitude de notre île d'Orignal n'a pas reçu de visites du fort ou des bois cette semaine. La petite famille du métis Pierre Beaulieu, qui occupe toujours une petite cabane à nous, continue à venir, deux ou trois fois le jour, chez les pauvres Missionnaires, pour assister à la messe le matin et dire les prières du soir.

La température, assez adoucie depuis quelque temps, nous menace d'une grosse bourrasque de neige. Malgré la douceur relative du temps, on n'en est pas moins obligé d'attiser le feu toute la nuit pour empêcher les patates de se geler dans la cave. Le commis du fort a

envoyé ces jours derniers une traîne à chiens pour transporter ici son chasseur d'orignal, *la tête noire*, qui, faute de gibier, court risque de mourir de faim. Quel pays! tout au bout du fusil! Et si Dieu n'était pas là avec sa douce Providence!

28 *janvier*. — Nous voici ce soir, le F. Renault et moi, campés derrière un bouquet de saules, à proximité des îles Desmarets, par un splendide clair de lune. C'est vous dire, mon très-révérend Père, que nous sommes à plus de moitié chemin du trajet de Saint-Joseph à la Providence. Nous sommes partis avec une traîne attelée de quatre chiens, mercredi matin, par un brouillard de neige assez épais. Arrivés aux îles Brûlées, nous avons croisé des pistes toutes fraîches de caribous qui se dirigeaient au nord, sur le lac, en droite ligne. Il y a un long trajet à faire dans cette direction avant de rencontrer une motte de terre; plus de quatre jours de marche. Quel instinct admirable Dieu a communiqué à ces pauvres bêtes, d'aller à travers l'immensité du lac rejoindre leurs steppes de lichen dans le Nord!

Pour notre premier campement, il nous a fallu déblayer au moins 4 pieds de neige. Nos chiens ne vont qu'au pas, car la traîne est chargée et les courtes jambes du Frère se refusent à faire de grandes enjambées, de sorte que, tout en marchant continuellement, nous ne dévorons pas beaucoup d'espace, et qu'il nous faut prendre sur le repos de la nuit pour réaliser une bonne journée de marche, c'est-à-dire de 30 à 35 milles.

Vendredi soir, vers dix heures, nous arrivions à la rivière aux Foins, harassés de fatigue et l'estomac on ne peut plus creux. Il nous fallut nous coucher ainsi, dans une méchante salle du fort, aussi froide et bien moins confortable qu'un campement dans les bois. Nous sommes restés là tout le samedi. J'ai confessé la plupart de nos

catholiques, et, le matin, j'ai donné la communion à quatre d'entre eux. Nous prenions nos repas chez le commis.

Aujourd'hui, soleil éblouissant et superbe effet de mirage. Le bon Frère, voulant la réalité en tout, donnait gravement un nom à chacune des îles fantastiques du mirage et se réjouissait déjà de voir se réduire à quelques portées de fusil une distance de vingt et quelques milles qui devait nous séparer de ces îles. Hélas! il n'était encore que neuf heures du matin et ce n'était qu'à huit heures du soir que nous commencions à distinguer réellement les îles en question. Nous sommes joyeux quand même, ce soir, dans notre trou de neige, où nous avalons de la fumée pour toute nourriture, de penser que deux jours de marche seulement nous séparent de nos amis de la Providence.

4 février. — Nous voici à la Providence depuis mardi dans l'après-dîner. Nous avons eu mille peines à trouver une place pour notre dernier campement. La litière d'épinettes qui, de loin, semblait border le fleuve, fuyait toujours dans le lointain et faisait place à des îlots sans fin de saules rabougris, enfouis dans 5 ou 6 pieds de neige, où, sans feu, il était impossible de songer à se blottir.

A notre arrivée ici, nous avons trouvé tout le personnel de l'évêché et du couvent en bonne santé, excepté le F. SALASSE, qui se ressent de plus en plus de la vieillesse et de ses infirmités. En même temps que nous, arrivait de la montagne Lacorne le F. OLLIVIER avec un premier chargement de viande fraîche. Ce petit Frère a pris dans ses piéges un beau renard noir de la plus belle espèce. Les enfants de l'école profitent beaucoup en science, en grâce et en embonpoint. Croiriez-vous, mon très-révérend Père, que ce sont deux enfants de huit et de dix ans qui débitent tout le bois nécessaire à l'alimentation

des trois poêles du couvent? Me voici de nouveau dans mon ancienne chambrette, travaillant toute la journée à mes instructions. Monseigneur est absent, ainsi que le F. Lecomte. Ils sont allés tous deux dans un camp à trois jours d'ici, et ne rentreront que mardi ou mercredi.

11 *février*. — J'ai passé cette semaine dans ma chambre à étudier, écrire et apprendre. Puissent Dieu et sa sainte Mère bénir mes efforts et me faire la grâce de toujours sentir et accomplir les beaux devoirs que je dois rappeler dans ces saints jours!

Nous sommes d'hier soir en retraite.

18 *février*. — Nous avons terminé hier notre retraite par la rénovation des vœux entre les mains de Mgr Clut. Nous étions huit; Sa Grandeur a dit la messe, à laquelle assistaient les sœurs et les enfants. Le beau cantique d'oblation a été chanté d'une façon attendrissante par une des petites filles de l'école. Ces touchantes cérémonies sont des moments bien doux, où le cœur se retrempe et retrouve une nouvelle générosité pour faire face aux sacrifices de la vie de Missionnaire. Pendant la retraite, la R. Mère Lapointe est tombée bien malade, mais en ce moment le mieux est sensible. Nous prions de bon cœur pour que Dieu nous la conserve longtemps; car, par son dévouement à toute épreuve, elle est véritablement une mère pour tous. M. Hardisty, chef du district, et M. Flett, ex-commis du fort Raë, dînaient aujourd'hui avec nous. M. Hardisty se montre très empressé à nous rendre les services que nous pouvons lui demander, et, tout protestant qu'il est, il témoigne de l'intérêt à nos œuvres. A son dernier passage ici, il a fait don de 10 piastres, à la R. Mère, pour ses orphelines.

25 *février*. — Nous voici de retour à Saint-Joseph depuis une couple d'heures. Partis mardi matin de la Providence, nous avons fait de nouveau le trajet en six jours.

Monseigneur et le F. Lecomte, se rendant à la grande île pour y prendre deux traînes de poissons frais, nous ont accompagnés jusqu'à la pointe aux Brochets, où nous avons établi ensemble notre premier campement. De là, nous sommes venus coucher, le second jour, aux îles Desmarets, dans une méchante cabane, occupée par un chef esclave et quelques familles. Ces malheureux avaient prié récemment avec l'évêque anglican, M. Bompass, séduits, comme toujours, par ses libéralités et ses mensonges. Aussi, à mon arrivée, se montrèrent-ils assez indifférents, à l'exception d'une pauvre veuve, qui me dit : « Pour moi, jamais je ne prierai avec l'évêque anglais. » Je voulus baptiser, ondoyer, au moins un petit nouveau-né. On me répondit qu'il n'était pas encore assez fort, et puis que le père n'était pas là, et autres raisons semblables, qui équivalaient à un refus et confirmaient les menées de Bompass. Je leur fis cependant réciter les prières ce soir-là et le lendemain matin, et j'acceptai d'échanger avec eux quelques patates pour quelques têtes de truites fraîches. Hélas ! nous sommes presque débordés par le protestantisme, depuis la rivière au Foin jusqu'au fort Norman inclusivement, sans compter les Loucheux de Peel's River et les Plats-côtés-de-chien de fort Raë, qui commencent à se montrer, pour la même cause, bien indifférents.

Durant trois jours de notre traversée, nous avons eu à lutter contre un temps affreux : vent, poudrerie, neige, rien n'y manquait. Quelques milles avant d'arriver ici, nous avons croisé une bande de sept caribous qui, pendant plus d'une demi-heure, se sont amusés à folâtrer et à cabrioler devant nos chiens. Nous n'avions pas de fusil, aussi ne furent-ils nullement inquiétés ; leur odeur et leur vue excitaient fort l'appétit de nos chiens, qui, oubliant la fatigue dont ils paraissaient accablés jusque-là, bon-

dissaient vers eux comme des cabris. Bientôt nos visiteurs disparurent derrière les glaçons amoncelés au large, et nos quatre Bucéphales improvisés redevinrent les quatre Rossinantes d'auparavant.

Nous voilà arrivés : que grâces soient rendues au divin Maître ! nous allons nous reposer de nos fatigues et trouver, ce soir, notre pauvre couchette délicieuse, en comparaison de l'épinette froide des campements.

4 mars. — On nous écrit d'Athabaska que l'exprès des vieux pays doit arriver cet hiver plus tôt que d'habitude. Aussi l'attendons-nous de jour en jour. Des lettres de France, quel bonheur !... peut-être quelle douleur ! — Le mois de mars annonce le froid le plus rigoureux de la saison : à peine sort-on de la maison que la barbe se couvre de givre, indice d'un froid excessif. La glace du lac fait entendre des craquements bruyants, et il se produit des crevasses assez larges dans la baie.

Deux groupes de Montagnais et Couteaux-jaunes sont venus se confesser, et ont échangé quelques langues de rennes pour différents articles de traite : limes, couteaux, fil, soie, etc. Les vivres, dans ces pays, sont de plus en plus coûteux, tandis que les difficultés du transport augmentent à proportion.

11 mars. — L'exprès est arrivé hier avec les lettres d'outre-mer. Elles ont été les bienvenues, vous pouvez le croire, mon très-révérend Père, ces pages de France, tracées par des mains amies, inspirées par des cœurs affectueux. Nos Annales nous arriveront, je l'espère, par les bateaux d'été, et nous mettront au courant des travaux et des vertus de nos pères de France et de l'étranger.

Plusieurs sauvages sont venus cette semaine du fort à la mission, pour se confesser, et nous avons pu traiter quelques bribes de vivres avec eux. Le P. Gascon se pré-

pare à partir demain pour la mission Saint-Isidore, avec le F. Renault et notre traîne à chiens.

18 *mars*. — Me voici de nouveau seul. Le Frère reviendra dans le courant de la semaine prochaine, mais je ne reverrai le R. P. Gascon que dans le courant de l'été. Chaque jour, sauf le samedi, j'arpente les 3 milles qui séparent la mission du fort, pour aller faire le catéchisme aux neuf enfants de ce poste. J'espère pouvoir admettre deux d'entre eux à la première communion pour le jour de Pâques. Après le catéchisme, qui dure environ une heure et demie, je vais prendre une leçon de montagnais chez un des métis engagés. Mon nouveau professeur me fait faire de rapides progrès. M'arrêterai-je enfin à l'étude de cette langue, que j'ai balbutiée tout d'abord en arrivant dans le Nord ? J'ai tant fait promener ma mémoire jusqu'ici dans les dialectes montagnais, peau-de-lièvre, loucheux, esquimau, russe, et le reste ! Les perdrix reviennent se faire fusiller à notre porte : nous en avons eu pour deux repas.

Mon très-révérend Père, si je ne me trompe, c'est votre fête demain. Permettez à l'un de vos enfants du Nord de vous la souhaiter bonne, sainte, heureuse, dans toute l'effusion de son cœur. Le bouquet, que je vous offre avec mes vœux, c'est une sincère protestation de dévouement et de soumission, que je dépose dans votre cœur paternel : *et erat subditus illis !*

25 *mars*. — Le F. Renault est revenu vendredi à une heure du matin, sans trop de fatigue ; mais le P. Gascon en avait plus que son compte en arrivant au fort Smith. Les voyages lui deviennent de plus en plus pénibles, à cause de ses insomnies et de ses infirmités. Je continue chaque jour d'aller au fort faire le catéchisme. Le peu d'intelligence des enfants de ce pays pour les vérités de la religion est chose désolante ; le plus arriéré

de nos petits Francais serait encore un phénix, en comparaison de ces écoliers montagnais.

Le renne abonde, ces jours-ci, dans nos parages. On vient de nous proposer d'acheter la viande de quatre de ces animaux, et le Frère va repartir demain pour aller la chercher. Encore cinq jours d'absence; encore de la cuisine pour moi.

1er *avril.* — Pâques. Alleluia ! qu'il fait bon le chanter dans une humble petite chapelle de mission ! mais qu'il fera meilleur encore de l'entonner, au jour de la délivrance, dans la patrie ! Tout mon petit troupeau du fort est là, un par la foi, un par la participation au même banquet eucharistique ; mais ce ne sont que les engagés du fort; les sauvages sont trop loin pour venir partager leur joie et leurs chants.

Le Frère est revenu vendredi, vers une heure du matin, avec une forte charge de viande fraîche, pesant près de 500 livres. En voilà assez pour conserver dans notre glacière jusqu'à la fin de juin. La viande est maigre, et, mangée ordinairement bouillie, elle ne constitue pas un mets friand, tant s'en faut.

Le vent persiste nord-est ; aussi le froid continue de plus belle.

8 *avril.* — Encore quelques confessions et communions aujourd'hui. Toujours quelques fruits du ministère, assez pour consoler et encourager le pauvre Missionnaire.

J'étais parti mardi, pour aller, à deux journées d'ici, visiter des sauvages, lorsqu'à moitié route, à peu près, je rencontrai trois traînes se dirigeant vers le fort. Comme les sauvages qui les menaient avaient l'intention de se confesser et de communier, et que probablement je ne les reverrai pas d'ici longtemps, j'ai cru devoir revenir sur mes pas et remettre ma visite à une autre semaine.

J'ai traité avec ces Indiens quelques plats côtés secs on voit le jour à travers; c'est tout dire.

Mes élèves du catéchisme, que je visite régulièrement chaque jour, font quelques progrès dans l'intelligence des vérités de la religion. Ils connaissent assez bien toute l'explication du tableau synoptique du R. P. LACOMBE.

22 *avril.* — Puisse le petit journal que je vous ai expédié par le dernier courrier vous arriver sain et sauf, malgré les grands dangers qu'il court de se mouiller dans le trajet d'ici au fort Smith. Impossible de marcher par la voie d'hiver. Les marais sont déjà couverts d'eau. Le jeune homme qui était parti avec les lettres, par cette voie, a été contraint de rebrousser chemin et de tenter un passage par les bords du Mackenzie.

Je n'ai plus à visiter une pauvre petite poitrinaire de six ans, au fort. Elle est venue reposer à côté de la mission, vendredi dernier. Encore un ange protecteur de plus pour nous.

Le F. RENAULT, aidé de notre voisin Beaulieu, a scié une trentaine de planches cette semaine. Mgr CLUT, par une lettre reçue mardi dernier, me réclame pour donner la mission à la rivière au Foin, ce printemps. Son intention était d'y envoyer le F. LECOMTE, s'il avait pu l'ordonner. A cette place j'aurai à lutter contre l'influence d'un maître d'école protestant, métis esclave, qui possède sa langue parfaitement, et est ainsi plus terrible pour nous que tous les ministres anglais. Dieu m'aidera, je l'espère. Je ferai mon possible ; Notre-Seigneur fera le reste par sa grâce.

Ici, presque chaque jour maintenant arrivent des sauvages qui, après leur traite au fort, viennent coucher à la mission, pour se confesser et communier, en attendant la mission du printemps. En même temps ils nous apportent un peu de viande sèche : plats côtés ou viande pi-

lée, et quelques langues de caribou. Souvent ils demandent des patates en échange.

Le dégel est arrêté court par un vent nord qui persiste à souffler depuis trois jours. Cependant quelques oies voyageuses ont été vues aux environs du fort.

29 *avril*. — Chaque jour de cette semaine j'ai eu le bonheur de confesser et de communier quelques sauvages. C'est le moment où tous, profitant des dernières glaces, viennent porter leurs fourrures et leur viande sèche au fort. J'ai eu aussi à enregistrer un baptême d'enfant.

6 *mai*. — Le mois de Marie s'annonce bien froid, et, malgré notre grand et vif désir de le célébrer le plus solennellement possible, nous sommes réduits à le faire très-simplement, le Frère et moi, car il n'y a personne pour y assister. Puissent nos hommages solitaires être agréés de notre bonne Mère et attirer des fruits de bénédiction et de salut sur nos catholiques, métis et sauvages! Ils seront restés fidèles, j'espère, d'après ma recommandation, à réciter en son honneur le chapelet chaque soir. Nous sommes seuls, dis-je; je me trompe : durant trois jours nous avons eu à côté de la mission une pauvre vieille qui, obligée de déserter momentanément le fort, à cause de l'absence des gens qui l'assistent, est venue planter provisoirement sa tente à quelques pas de la mission. Pour toute richesse *animale*, la vieille possède un chien *tripède* qu'elle appelle *julie*, voulant dire *souris*. Trois fois par jour, elle vient égrener son chapelet à la chapelle et me conter ses tribulations. Accablée d'infirmités, seule au monde, car elle a perdu, coup sur coup, son mari et ses sept enfants, elle parle à Dieu de ses épreuves, avec un abandon et une résignation qu'on admirerait dans nos pays.

13 *mai*. — J'ai voulu faire une journée de chasse lundi;

mais j'en ai été pour mes frais. Un fort vent sud-ouest a retenu le gibier dans ses quartiers marécageux. Je n'ai pu rapporter au logis qu'une outarde et quelques mots montagnais de plus dans la tête.—Jeudi une dizaine d'hommes sont venus célébrer la fête de l'Ascension : deux femmes seulement ont eu le courage de se mettre à l'eau, pour venir se confesser et communier en cette grande solennité. En tout j'ai pu réunir une douzaine de personnes à la sainte table. Une pauvre vieille sauvagesse, malgré toutes les difficultés du trajet à travers l'eau et la glace fondante, s'est rendue ici du camp le plus éloigné pour recevoir, elle aussi, vendredi, le sacrement de la réconciliation et celui de l'eucharistie. Aujourd'hui encore, j'ai compté deux confessions et deux communions de nos métis.

Je reviens de visiter une pauvre sauvagesse malade, à environ 3 milles d'ici. Ne voyant aucun danger, je lui ai seulement donné quelques avis et fait réciter ses prières. La glace, sur le trajet, est bien mauvaise ; il faut sonder à chaque pas. Elle *pourrit* vite, et déjà l'eau est à découvert sur de grands espaces des *battures*. Puisse ainsi se fondre la glace de nos cœurs aux rayons du soleil de justice, et offrir comme un miroir limpide où vienne se refléter le ciel !

20 *mai*. — Que vous dirai-je cette semaine ? Personne au fort. Tout le monde est à l'affût, loin d'ici, guettant le passage des oies et des cygnes. Nous, de notre île, nous les voyons passer aussi, mais nous ne pouvons les tirer que difficilement. Parfois, cependant, un de ces gros volatiles, victime de mon fusil, nous procure le meilleur repas que l'on puisse faire dans le Nord.

Aujourd'hui donc, tout seuls à célébrer la Pentecôte et à adorer la bonté de Jésus au Saint-Sacrement. Nos catholiques ne peuvent venir, car la glace est brisée et très-dangereuse à affronter. Ils se contenteront, dans leurs cam-

pements respectifs, de réciter deux fois le chapelet en l'honneur de la fête, et une troisième fois pour célébrer le mois de Marie.

27 *mai.* — Cette semaine peut s'appeler la semaine de l'agriculture ; car elle a été consacrée au labourage et aux semences. Nous avons semé onze barils de pommes de terre, et si la saison est propice, nous en récolterons une centaine. La pêche vient de commencer. Le Frère a mis des rets à l'eau, quoiqu'à proximité de la glace. Notre réserve de poisson touche à sa fin, et nos dix chiens ont bon appétit, je vous assure. Nous avons reçu quelques oies en payement de quelques crédits d'objets religieux ; déjà la moisissure s'y met.

Aujourd'hui notre chapelle retentit de chants montagnais. Hier soir, quatre familles sauvages sont venues s'établir près de nous, pour la mission du printemps. Nous n'aurons guère de sauvages, cette fois, à cause du départ de beaucoup d'entre eux pour les steppes du large, où ils vont chasser le caribou d'été. Mais je les ai tous ou presque tous confessés cet hiver. Nous attendons le P. Gascon de jour en jour. Grande nouvelle pour finir : nos amis intimes de jour et de nuit, les maringoins, viennent d'arriver.

3 *juin.* — Nous sommes en pleine mission. Chaque jour je fais deux instructions et un catéchisme, en montagnais. Presque tous assistent fidèlement aux exercices. Une petite cérémonie préparatoire au catéchisme, c'est l'inspection de la figure et des mains de mes petits sauvageons, qui se sont enfin résignés à nettoyer la couche de crasse et de graisse, accumulée sur leur personne depuis l'automne dernier, peut-être.

Jeudi notre chapelle brillait de tous ses atours, en l'honneur de la belle fête du Saint-Sacrement, terminée par la bénédiction. C'est là une douce consolation, dont la mission

de la Providence jouit assez souvent dans le cours de la semaine, à cause de son personnel et des priviléges des sœurs, mais dont nous sommes privés dans notre solitude de l'île d'Orignal. Chaque jour également, des confessions. Jeudi nous avions sept communions, aujourd'hui cinquante-huit, dont trois premières d'enfants. Ce sont des résultats consolants, qui nous payent bien de nos sacrifices. Que Dieu soit béni !

Comme je me prépare à partir après-demain, il a fallu s'occuper d'acheter un canot. Voyant notre embarras à nous en procurer, un de nos métis, excellent catholique, nous a fait don du sien, un beau grand canot d'écorce pour quatre personnes. M. Bompass, l'évêque anglican, qui est arrivé au fort depuis quelques jours, s'apprête à partir demain pour le fort Simpson. Il est très-pressé, car il doit rejoindre les berges remontant au portage, afin de se rendre, cet été, dans la Colombie britannique, où il doit séjourner deux ans, à notre grande satisfaction.

10 *juin*. — Nous voici, ce soir, à la rivière au Foin, d'où nous allons repartir dans quelques instants. Nous avons laissé le P. Gascon à Saint-Joseph, mardi matin, seul au milieu de ses bons sauvages, dont il va continuer l'instruction, tout en faisant sa cuisine et son petit ménage. A deux heures de l'après-midi, nous étions arrêtés par une barrière de glaces, et campés non loin du ministre qui nous attendait là forcément depuis la veille. Ce fut le surlendemain seulement qu'une brise, venant de terre, nous ouvrit un passage, et nous permit de continuer notre navigation, avec maint circuit et mille précautions. Comme l'évêque anglican avait engagé trois jeunes métis, très-vigoureux, il gardait presque toujours les devants. Le F. Renault et moi nous ramions cependant avec ardeur, à en avoir les bras roides et le dos brisé le matin, lorsque nous nous réveillions, après un sommeil de quelques

heures sur le sable, le bois de grève ou des cailloux. Notre antagoniste est arrivé ici quelques heures avant nous, et a déjà fait bien du mal parmi les Indiens arrivés à ce fort. Heureusement il n'y a encore là que la moindre partie de ceux qui doivent venir, et c'est la plus mauvaise peut-être. L'évêque a baptisé un enfant, malgré les remontrances de la mère, et a récité des prières, comme d'habitude. A ce poste sont attachés trois chefs sauvages, tous trois polygames, et *par là même* tous trois protestants. On peut juger l'arbre par ses fruits. J'ai demandé au commis du poste un logement pendant le séjour que je devais faire ici pour donner la mission, mais je n'ai eu qu'un refus. Dès lors j'ai pris mon parti. En attendant l'arrivée du gros des sauvages, je vais me rendre à la Providence et reviendrai le plus vite possible. Dans un quart d'heure, je vais baptiser deux enfants de métis; et, après avoir terminé l'office du dimanche soir, en commun, je repartirai pour marcher toute la nuit.

17 *juin*. — Je suis heureux de reprendre la plume, accoudé cette fois à mon ancienne petite table du noviciat. Il y a déjà six jours que nous sommes arrivés, et nous serions venus plus vite, n'eût été le barrage des glaces. Nous avons eu la voile presque tout le temps, depuis la rivière au Foin. Il fallait voir notre fragile nacelle voler sur la crête des vagues du grand lac. Vous auriez frémi, mon très-révérend Père, de nous voir ainsi bercés.

Inutile de vous dire que l'accueil qu'on nous a fait a été bien cordial. On aime tant à se revoir entre frères! Tout le monde ici est bien : pères, frères, sœurs. De temps à autre seulement, une des petites orphelines du couvent s'envole au ciel, pour nous chercher appui et protection.

Les travaux sont toujours au-dessus des forces du per-

sonnel de la mission par leur urgence et leur multiplicité, mais jamais au-dessus du courage de nos frères. Dieu jusqu'ici a béni leurs efforts.

Au lieu de retourner à la mission Sainte-Anne, je dois rester ici, en l'absence de Mgr Clut, qui se rend à Athabaska pour plusieurs motifs urgents. Une partie de nos Esclaves s'est rendue au fort ces jours derniers, mais n'y est restée que deux jours. Un bon nombre se sont confessés, et plusieurs ont communié. Je fais chaque jour le catéchisme en montagnais aux enfants et jeunes garçons du fort, ainsi qu'une petite classe de montagnais au F. Lecomte.

CEYLAN.

LETTRE DU R. P. BOISSEAU AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Jaffna, le 15 avril 1878.

Mon Révérend Père,

Sachant ce qu'un cœur d'apôtre éprouve de consolation au récit des triomphes de l'Évangile et des conquêtes de la foi sur les ténèbres de l'idolâtrie, je me fais un bonheur de venir vous associer à notre joie commune. Vous apprendrez avec intérêt quelles circonstances ont permis à notre bien-aimé Mgr Bonjean de bénir, pour la seconde fois en moins d'un mois, une première pierre d'église dans un village païen.

Vous avez appris par la voie des journaux et par diverses correspondances de Ceylan, à quelles extrémités ont été réduites, par suite de la famine et du choléra, nos pauvres populations de l'Inde et de Ceylan. Je ne re-